

Prologue

En ce temps-là...

il y a une trentaine d'années, était une cité du Nord de la France, peuplée de quelques 80 000 habitants répartis en 15 paroisses d'inégale importance.

Ces paroisses étaient administrées par un curé aidé le plus souvent d'un ou plusieurs vicaires.

En ce temps-là...

les vocations nombreuses permettaient à l'évêque de disposer d'un clergé nombreux, formé aux rigoureuses disciplines des petits et grands séminaires, et doté d'une sérieuse culture biblique, littéraire et philosophique, acquise au cours des douze années qui menaient à l'ordination sacerdotale. Chaque année, trente à quarante nouveaux prêtres assuraient la relève et au-delà – quelques-uns, parmi eux, poursuivaient des études universitaires en vue du professorat, mais le plus grand nombre était affecté au ministère paroissial...

Commençait alors la tâche pastorale : œuvres de jeunesse très vivantes, réunions de militants ouvriers, visite régulière du « Quartier » c'est-à-dire des quelques centaines de foyers dont ils étaient responsables. Levés dès le petit matin pour assurer la première messe et porter « le Bon Dieu » aux malades et infirmes, leur présence devenait très vite familière. Ils étaient devenus « l'Abbé », l'ami, le confident.

En ce temps-là...

le clergé portait la soutane... vêtement pas bien com-
mode pour diriger une partie de foot, mais indispensable
pour qu'il soit reconnu parmi son peuple.

En ce temps-là...

...le vicaire – ou le curé – prêchait, c'est-à-dire laisser
parler sa foi avec toute sa fougue, avec toute son âme...
sans le secours d'un papier qu'on annonce bêtement.

En ce temps-là...

le latin était la langue de la prière commune parlée ou
chantée par tous, petits et grands.

En ce temps-là...

le prêtre portait le peuple du Bon Dieu à bout de cœur
« au risque des blessures reçues ».

Première partie

Sylvie

Chapitre I

L'exposition était un triomphe.

La galerie ne désemplissait pas. Les promesses du vernissage avaient donné leurs fruits. Katefort emportait 10 toiles, Drouet 6, le bourgmestre lui-même et les autres le restant. Rien. Il ne restait rien.

Paul Kleiner était comblé. Ce succès lui assurerait le pactole – et tant mieux God Verdom ! – nécessaire à la préparation d'une prochaine exposition, mais surtout des mois de création et de jouissance, l'une fonction de l'autre.

La vie, c'est tout de même quelque chose de bon, s'écria... avec son accent bruxellois, le célèbre portraitiste, Paul Kleiner, 44 ans, 1 m.95, 122 kgs, la tête ronde comme une tour, le front haut et vaste, le nez busqué, la bouche au dessin ferme ourlée de lèvres sensuelles et goulues, le menton cassé, massif, volontaire, piqué d'une barbe drue poivre et sel et les yeux... les yeux immenses, d'un bleu presque insupportable sous une masse de cils broussailleux qui accentuaient encore l'imprévisible audace d'un regard indéfinissable. Vêtu d'un costume de tweed blanc, le torse serré dans un gilet rouge vif, le col débordant d'une lavallière de soie noire, il écrasait de sa taille énorme le petit bout de femme qu'il tenait par la main, sa femme, Sylvie.

— Ils m'ont tout pris, hurlait le géant, tout ! de quoi argenter ton compte, ma poulette, de 10 à 20 briques. Contente ?

— Fière, Paul, fière de toi comme toujours, mon grand peintre. Ta gloire est tellement plus que tout cet argent.

— Nous allons fêter ce beau jour. Le Royal ? Oui, seul le Royal nous permettra de fêter royalement mes succès. Téléphone. Retiens une dizaine de couverts. Compose-nous un menu de roi, le plus vieux Bordeaux, le meilleur champagne. J'ai faim, j'ai soif. Occupe-toi de tout... je veux une soirée magnifique.

— Le temps de passer une robe et tout sera comme le veut mon prince.

— File... et n'oublie rien !

* * *

— Toi, viens que je t'embrasse. Ma fille, tu as été superbe. Je sais tout ce que je te dois. Alors, viens dans les bras du grand peintre Kleine. Ils sont tous partis. Sais-tu que tu es jolie ?

— Monsieur Kleiner, moi aussi je suis heureuse et fière de votre réussite.

— Prouve-le moi alors, et embrasse-moi comme je t'embrasse. Je t'emmène avec nous, tu seras de la fête... c'est vrai que tu es mignonne, ma petite secrétaire... allez, va, embrasse-moi mieux que ça... tes lèvres sont fraîches... et ça, hein, ça est de vrais nichons : donne un peu... donne.

Déjà, les grosses mains libéraient deux seins plantés haut.

— God Verdom !... tu serais un modèle idéal, ma belle... montre-moi tout... oui, enlève-moi tes chiffons...

— tout... toute... nue !...

— Mais oui !... Magnifique... magnifique... tourne-toi... oui, tu seras mon modèle !... tu ne peux pas refuser à Papa Kleiner.

— Si vous croyez que...

— Oui, je crois et je sais que nous ferons les plus jolis nus du monde, ma fille ! Allez, remets tes nippes maintenant, et appelle-moi ces deux numéros... du beau monde... de belles femmes... tu verras. Ton nom ?

— Isabelle.

— Eh bien, Isabelle, tu poseras pour l'immortalité, toi le modèle du célèbre peintre Paul Kleiner, et n'oublie pas, dès demain nous travaillons ensemble. Modèle, secrétaire, tu auras de quoi t'occuper. Préviens ta patronne que je t'emmène pour toujours, au moins pour longtemps !...

Pendant que la jeune fille, encore émue et rougissante, appelait les invités de son nouveau maître, celui-ci rassemblait chèques et billets de banque, enfouissant tout, vaille que vaille, dans la poche intérieure de son veston.

— Monsieur Kleiner, Mme GOSTVALDT au téléphone...

— Très chère, je vous attends dans une heure au Royal. Pas d'excuse...

— ...

— C'est un ordre ! deux amies ? jeunes ? jolies ? merveilleux, qu'elles soient des nôtres, dans une petite heure ! ya... ya... ya !... à bientôt.

* * *

La pauvre Isabelle, complètement subjuguée par ce monstre d'aplomb et de quiétude, se demandait comment elle avait si prestement enlevé robe et dessous, elle qui retardait le plus qu'elle le pouvait les visites médicales. Un dieu, oui, un dieu ! résiste-t-on à un dieu !

— Tu as terminé ?... ouste, en route, ma poulette. Tu verras, l'exposition que nous présenterons ensemble : moi et toi, la reine de la galerie, la Vénus du Zoot, le modèle de Papa Kleiner... allez, viens...

Quand le maître se présenta dans le hall de l'Hôtel Royal, le Directeur lui-même le reçut, entouré du personnel. Sa truculence, sa bonhomie, ses goûts et le soin jaloux avec lequel il veillait à ne laisser jamais d'ardoise, sans

oublier les pourboires, le cataloguaient parmi les amis de la maison, ceux-là qui font les réputations et que l'on se doit d'entourer de très près.

— God Verdom ! Leenaert, j'ai oublié le tableau que je vous avais promis. Pourquoi ne pas venir le prendre vous-même. L'artiste peintre a le devoir de ménager l'artiste en mangeaille que vous êtes. Et dites-moi, Leenaert, il est prêt, n'est-ce pas, le balthazar que ma femme a retenu ?

— Prêt, archi-prêt, et meilleur que jamais !...

— Le vin ?

— Les crus des meilleures années : les blancs du Rhin !... le Bourgogne de ma réserve personnelle...

— Le champagne ?

— Le vôtre, maître Kleiner, le vôtre.

— Eh bien ! savez-vous, nous sommes heureux, n'est-ce pas ma belle Isabelle ?

Le salon bleu, dit « cabinet du Roi », avait été réservé aux invités du peintre. Colette Oostwald accompagnée des deux invitées de dernière heure, la ravissante Clara et son inséparable Ginette, Svelta, la directrice de la galerie, entouraient Sylvie et Paul Kleiner qui avait voulu placer Isabelle près de lui, sous le regard goguenard de Svelta... la nouvelle fantaisie du grand amateur de chair fraîche, petit oiseau pour le chat ! Mais qu'il était agréable de se laisser manger par ce gros matou !

Paul Kleiner dévorait et buvait sec, ses convives faisaient honneur au menu particulièrement soigné. L'ambiance était chaude, les conversations animées, scandées par le rire tonitruant du maître.

Il n'est bonne table que pimentée. Il n'est plaisante conversation qui ne se pimente elle aussi : la tradition serait respectée. La plupart de ses invitées n'étaient pas dupes. Accepter l'invitation de Kleiner, c'était s'offrir une nuit mémorable, les émotions fortes et salées ne manqueraient pas.

Son épouse, Sylvie, supportait mal ce rituel grossier et souffrait de l'avilissement dans lequel sombrait son grand homme. Elle lui pardonnait, comme pardonnaient ses complices d'un soir. Comment en vouloir à ce phénomène par ailleurs tendre et prévenant... mais elle eût tout donné pour le vider de ses habitudes désordonnées. Et puis ses colères étaient terribles : mieux valait les éviter et supporter ses fantaisies. Il y avait trop de jolies femmes à sa table... l'heure du champagne sonnerait l'heure des lubies. Elle tenterait, aidée de Svelta et Clara, les amies de toujours, d'emmener ses invitées à la maison... mais...

— Je ne voudrais peiner aucune des dames et damoiselles qui honorent de leur présence la table de papa Kleiner, mais je déclare que les plus jolis nichons sont ceux de ma petite voisine. Voltaire en eût pâli d'envie...

— J'imagine, Paul, que vos prochains tableaux le prouveront.

— Je ne puis rien vous cacher, Svelta. Votre secrétaire est un poulet de roi ! et si je l'ai voulue avec nous ce soir, c'est parce qu'elle m'a promis de rayonner en toute sa beauté lors de ma future exposition.

— Bravo !

— Mais pour vous, elle n'attendra pas pour découvrir ces trésors dont elle m'a donné la primeur. Allez, petite, montre tes jolis nénéés...

— Paul, rentrons. Isabelle sera plus à l'aise chez nous...

— Rentrer ?... Mais la fête ne fait que commencer. Isabelle, obéis à Papa Kleiner, toi le plus joli nu du monde... et puis nous comparerons, car, toutes nos amies nous feront l'honneur de nous présenter leurs tétons...

— Paul, tu es fou !... Ici...

— Toi, ma Sylvie, toi, la première. Serais-tu jalouse ? Ils sont toujours jolis, les tiens... tu peux les montrer...

D'un geste brutal, il ouvrit le corsage de sa jeune voisine.

— Regardez : fermes et fiers comme des cavales... Et maintenant tout... tout... lève-toi, montre ce nu qui crèvera mes toiles, montre Isabelle, montre...

Subjuguée, sans défense, la jeune fille dégrafa la jupe qui tomba mollement sur la carpette...

— Marche, marche, tu es la plus belle...

C'est vrai qu'elle est belle, ses pieds cambrés, sa démarche élastique, deux fossettes creusent ses reins, la peau fleurit de mille grains, les hanches bien dessinées, la taille fine, la poitrine haute, Isabelle va et vient... Kleiner ne la quitte pas des yeux... il applaudit, se lève et emporte la fille qui se débat en riant...

— Sylvie, regarde : elle est belle comme tu l'étais à tes 20 ans, sais-tu... Mais tu l'es toujours... comme une fille de 30 ans... montre Sylvie... et toi aussi... et toi... et toi... et vous mes jolies demoiselles : je vous veux toutes comme Isabelle... je veux faire de vous le tableau merveilleux de mon triomphe...

— Paul, rentrons...

— Mais oui Paul, nous serons toutes plus... à l'aise... dans votre atelier, insiste Clara...

— Nenni... God Verdom, la fête commence... Sylvie, ma femme, je j'ordonne...

— Soit, Paul, soit...

— Et vous aussi, femmes... toutes comme ce bijou...

Quasi saoules, riant à perdre haleine, les jeunes invitées qui avaient accompagné Svelta, se défaisaient de leurs linges tandis que Sylvie, dolente et meurtrie, se déshabillait lentement, imitée par Svelta et Léa...

Fasciné par cette ronde de nudités brunes ou nacrées, une coupe en main, Kleiner se déchaîna...

— Femmes, Femmes, je vous veux toutes, vous êtes ma perte et ma victoire... je suis votre vainqueur et votre captif... je vous veux toutes, toutes...

La bacchanale se termina comme l'avait prévu Sylvie. De retour à la maison, son peintre de mari avait entrepris de croquer son modèle...

La silhouette à peine esquissée sur la toile, Kleiner avait bondi sur sa proie.

Une fois de plus, Sylvie avait contemplé les deux corps emmêlés...

Car c'était bien ainsi que la fête devait finir, comme toutes les fêtes s'étaient terminées jusqu'à ce jour...

Le peintre est encore au lit. Il parcourt la presse. Sylvie est à la table de nuit.

Ecoute une fois ; la critique du « SOIR », de Bruxelles, est la meilleure... « La présentation des œuvres de Paul Kleiner a attiré la grande foule. Les promesses du vernissage ont donné leurs fruits. Le Bourgmestre a retenu trois tableaux pour la Maison Communale. Gageons que les invités supporteront agréablement la corvée des discours officiels : les appâts des demoiselles, si généreusement offerts, en distrairont plus d'un... » etc... etc... (Il rit aux éclats)... La vie c'est tout de même quelque chose de bon, tu crois pas, ma Poulette ? Tu réponds pas ? fâchée ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Pas fâchée, Paul, triste...

Triste ? alors que tu devrais déborder de bonheur. Je ne comprendrai jamais les femmes !!

As-tu déjà oublié la soirée d'hier ?